Le racisme ordinaire dans le roman et les contrepoints

I La chanson d'Alibert, "Nénufar"

**​**

« Nénufar », « la marche officielle de la manifestation », **une chanson chantée par Alibert, donne le ton du racisme** en expliquant – en justifiant aussi – le comportement des visiteurs de cette exposition. **Tout est fait pour ridiculiser ce personnage**, déjà nommé *« négro »,* à commencer par son physique qui forme le refrain : *« Tu as le nez en l’air / Et les ch’veux en paille de fer ».* On note l’insistance sur la couleur noire, quand le dos de sa *« chérie »*  transformé en ardoise, ou bien quand il demande *« trente kilos »* de rouge à lèvres car « c’est une négresse à plateaux. » La chanson accentue aussi**le double regard que le colonisateur est incité à porter sur le colonisé** :

* D’un côté, il est **intellectuellement inférieur, un primitif**, *« Pour être élégant / C’est aux pieds qu’il mettait ses gants »,* et c’est ce sur quoi insiste la répétition, *« T’as du r’tard ».*
* De l’autre, il est vu comme **un grand enfant**, souriant toujours, *« Un joyeux lascar », « un p’tit rigolard », « T’es un débrouillard ».*

On peut penser à la publicité pour le chocolat Banania qui date de la même époque et montre un noir souriant.

Cette chanson est une "marche", et l'on ne peut qu'être frappé par **son rythme martelé, militaire** qui rappelle **la façon dont ces colonies, si fièrement présentées, ont été conquises, par l’armée.**

II Le racisme intériorisé des Français

Comment, dans ces conditions, les visiteurs pourraient-ils considérer les Kanak autrement que des animaux sauvages ? *« On nous jetait du pain, des bananes, des cacahuètes, des caramels… Des cailloux, aussi. »,* explique le narrateur.

Et c’est ce que confirme le cri du conducteur, *« Tu ne peux pas faire gaffe,* ***le chimpanzé****! Tu descends de ta liane, ou quoi… Tu te crois encore dans la brousse ? ». Ce cri* provoque le rire d’une passante. **L’animalisation, l’idée de sauvagerie, sont totalement installées dans l’esprit des occidentaux**.

**Cette vision raciste se traduit dans les paroles**, comme celle du gardien qui leur demande, *« Vous vous croyez* ***dans votre jungle****! »,* ou celle de l’adjoint Laubreaux qui les désigne comme *«****les deux cannibales*** *déserteurs »,* mais aussi **dans les regards** : « Le silence s’est fait sur notre passage, l’observation insistante », *« Les gens nous regardaient* ***comme des bêtes curieuses****».* De ce fait, les policier se transforment sans hésiter en chasseurs et tirent. Quant au commissaire, il ordonne ensuite : *« Vous me passez les menottes****au sauvage****? »*

III Les contrepoints

**​**

Le roman tend donc au lecteur **un miroir du racisme qui a nourri le colonialisme**, en lui montrant **la propagande faite autour de la mission civilisatrice de la France**, apportant ses bienfaits aux peuples indigènes.

Même si le maréchal Lyautey a éloigné de l’exposition l’exhibition des Kanak, il n’a pas empêché le spectacle mis en scène régulièrement dans le zoo, que dénonce le roman. Ce spectacle ne faisait que renforcer l’image de peuples inférieurs, de sauvages dangereux enfin pacifiés par la culture occidentale et offrant au public,  en signe de gratitude, leurs chants et leurs danses comme ils avaient offert leur sang  pendant la première guerre mondiale.

Il y avait cependant eu **des réactions critiques** : outre les communistes, certains représentants de l’Église, les Kanak eux-mêmes ont protesté, et quelques administrateurs coloniaux, ce qui a conduit à rapatrier ceux qui avaient été envoyés en Allemagne, puis à les renvoyer tous en Nouvelle-Calédonie.

**Le roman évoque, en contrepoint, quelques-unes de ces oppositions**, un discours communiste, prolongé par la réaction de l’ouvrier, Francis Caroz, qui choisit, une fois à la retraite, de venir s’installer en Nouvelle-Calédonie. D’où la protestation du narrateur aux jeunes indépendantistes :

Nous n’avons pas tous marché à genoux, et certains Blancs étaient plus respectables que bien des nôtres… L’homme que tu as chassé sans même essayé de l’écouter, a soixante-quinze ans comme moi. **Même s’il est Blanc, il est tout aussi kanak que toi et moi** : il a fait des mois de prison, chez les siens, pour avoir pris ma défense…

C’est ici **un avertissement que lance le romancier** : **inverser le racisme n’est pas une solution**. Chaque homme est une personne à part entière, et tout préjugé est dangereux car il conduit à exclure quiconque est "autre" par sa différence.